



Georgia O'Keeffe, 1918
Photographie d'Alfred Stieglitz

3.

**LE TEXAS,
OU LA TERRE
PROMISE**

Tonight I walked
into the sunset
– to mail some
letters – [...] you
see there was
nothing but sky
and flat prairie
land – land that
seems more like
the ocean than

« C'est insensé comme j'aime ce pays¹ – »

A l'automne 1915, après plusieurs mois passés à New York², Georgia O'Keeffe part enseigner en Caroline du Sud au Columbia College, avant de retrouver New York au mois de mars 1916, où elle doit suivre une formation dispensée par Arthur Wesley Dow³ au Teachers College, en vue de se préparer pour un nouveau poste au Texas, à Canyon. À peine installée à la fin de l'été 1916, elle écrit à Anita Pollitzer :

« Ce soir, j'ai marché au soleil couchant – pour aller poster des lettres – le ciel entier – et il occupe tout l'espace ici – était en train de flamber – [...] tu vois, il n'y avait rien, que le ciel et l'étendue de la plaine – une terre qui ressemble plus à l'océan qu'à tout ce que je connais – Il y avait une lune merveilleuse. [...] C'est insensé comme j'aime ce pays – [...] On dirait que j'aime les plaines plus que jamais – et le CIEL – Anita, tu n'as jamais vu le CIEL – c'est grandiose⁴ – »

Lorsqu'elle arrive au Texas en 1916 pour diriger le département d'art au West Texas State Normal College⁵, Georgia connaît déjà la région. En 1912, alors qu'elle assistait aux cours de Bement à l'université d'été de Charlottesville, elle avait accepté, pour des raisons économiques, un poste de professeur à Amarillo, où elle allait passer un peu plus d'un an. Ses conditions matérielles étant toujours aussi précaires, sa santé demeurant fragile, la perspective de vivre de son art et dans l'effervescence new-yorkaise semblant s'éloigner, elle avait accueilli cette opportunité comme une bénédiction :

horizons illimités, couchers de soleil éblouissants, sa correspondance foisonne de descriptions de nature, de sensations sidérales et d'impressions qui convoquent tous les sens.

« J'étais surexcitée à l'idée d'aller au Texas, à cause des histoires que Mère nous lisait enfants. Le Texas était pour moi le plus bel endroit du monde⁶. »

Cet amour pour le Texas, elle le dira jusqu'à la fin de sa vie.

Dans son ambition de devenir artiste, O'Keeffe aurait pu cultiver la nostalgie de New York, mais il n'en est rien. Elle confie à Anita qu'elle n'en a pas le moindre désir, et à Stieglitz qu'elle est « ravie de ne pas être à New York », car « il y a plus ici »⁷. Ici, c'est-à-dire dans les plaines du Texas. Il faut un temps pour tout, et peut-être est-il encore trop tôt pour New York. De nostalgie ou de regret il n'est jamais question sous la plume d'O'Keeffe. Elle s'inscrit dans son présent, dans sa géographie.

Comme Davy Crockett, elle est persuadée que c'est une chance unique d'aller là-bas. Les cow-boys, les bagarres, les hors-la-loi dessinent le Texas fantasmé des lectures de son enfance. Et pourtant, elle peut les voir, les croiser, sur cette terre qui a quelque chose à conquérir. Territoire viril, le lieu est peu sûr pour une jeune femme, mais au moins offre-t-il à O'Keeffe le sentiment d'être au cœur de l'action. L'imaginaire de l'Ouest américain prend forme dans ce pays en construction, en mutation, traversé par les premiers chemins de fer de pionniers, auxquels rend discrètement hommage l'aquarelle *Train at Night in the Desert* (fig. 1), première œuvre de Georgia à trouver acheteur⁸. Simplifié à l'extrême, le train – peut-être celui qui emmène les jeunes hommes



Georgia O'Keeffe avec Maurice Grosser sur les routes du Nouveau-Mexique, 1944
Photographie de Maria Chabot

10.

ENTRE TERRE ET CIEL

The Eastern sky
was all grey blue
– bunches of
clouds – different
kinds of clouds –
[...] with a sharp
bright zigzag
flashing across
it [...] the SKY –
Anita you have

« Et embrasse le ciel de ma part¹ – »

Dans sa quête d'horizons infinis, O'Keeffe perçoit le ciel comme un prolongement de la terre. Une échelle, un arbre, un gratte-ciel, une carcasse, une maison, ou simplement son pinceau, ancrent au sol les ciels de ses œuvres. Permanent quoique changeant, insensible à l'agitation humaine, le ciel procure à celle qui le regarde un sentiment d'éternité, le vertige de la liberté et l'expérience de la beauté.

« Ce bleu immuable qui sera toujours là tel qu'il est, une fois achevée la destruction de l'homme². »

Pour Georgia, dont la vie est rythmée par les déplacements géographiques, à chaque lieu son ciel. En toute logique, cette donnée de ses représentations mentales a lentement pénétré son art. Les ciels immenses de son enfance vivent en elle, bien davantage que ceux qu'elle a pu voir en peinture. Au Texas, l'expérience ne fait que s'accroître.

« Le ciel à l'est était entièrement gris-bleu – les nuages s'amoncelaient – toutes sortes de nuages – [...] illuminés soudain – [...] par un éclair qui les traversa en un zigzag précis³ – »

Elle qui est capable de véritables *ekphrasis* dans ses lettres à Anita ne tarde pas à traduire le ciel en couleurs, d'abord et presque exclusivement à l'aquarelle. À l'aide de formes simplifiées, cercles concentriques, lignes, carrés,

elle transcrit avec force l'expérience délicate du point du jour, du crépuscule, ou le scintillement des astres dans la nuit. Dans sa volonté de transcrire les effets atmosphériques avec ses propres armes, Georgia résout à sa manière le débat figuration-abstraction⁴. La géométrie ne procède pas d'un simple flirt avec les tendances avant-gardistes de l'art, mais bien de la volonté d'atteindre, par la couleur, le cœur d'une expérience vécue. Autrement dit, l'abstraction n'est qu'un moyen.

La palette de ses ciels s'adapte au spectre de la lumière et de ses métamorphoses. C'est ainsi que naissent en 1917-1918 plusieurs peintures célestes, comme *Evening Star No. V*⁵ ou le féérique *Starlight Night*⁶.

Lorsqu'elle quitte les horizons de l'Ouest pour les buildings de New York, O'Keeffe trouve la proximité du ciel en empruntant la verticalité de l'architecture moderne, celle-là même qui intègre depuis peu à son vocabulaire les termes *skyline* ou *skyscraper*. À l'hôtel Shelton, en plaçant son lit dans l'axe de la fenêtre, Georgia dort « dans les airs »... Elle est aussi plus à l'aise pour peindre le ciel, qu'elle minimise pourtant et laisse au second plan. Dans ses formats verticaux, le ciel est fragmenté par l'architecture et pour ainsi dire gâté par la lumière électrique et les activités humaines. Il ne produit pas le sentiment océanique du ciel de l'Ouest, il n'est pas enveloppant. Quant aux rares vues horizontales, elles donnent place à un ciel certes plus large, mais réduit à portion congrue par l'effet des cadrages en plongée qui haussent l'horizon. Les fumées d'usine d'*East River from the Shelton Hotel*⁷ chargent l'atmosphère de leur camaïeu de



Georgia O'Keeffe, [assise devant sa maison de] Ghost Ranch, 1949
Photographie de Philippe Halsman

11.

PERSONA PUBLIQUE

My particular
kind of vanity –
doesn't mind not
being noticed at
all... and I don't
even mind being
called names –
but I don't like
to be second or
third or fourth

« Georgia O'Keeffe n'a jamais laissé sa vie être une chose et sa peinture une autre. [...] Pour elle, l'art, c'est la vie ; la vie, c'est la peinture¹. »

Frances O'Brien

Après avoir accepté l'invitation de Mabel Dodge en 1929, Georgia séjourna deux étés de suite chez son hôtesse, à Taos, où elle pouvait aller et venir comme bon lui semblait et où, comble du luxe, on lui avait réservé un atelier. Le plus parfait qui fût, confia-t-elle à sa sœur Catherine. C'est à cette occasion qu'elle découvrit le Kiowa Ranch, la propriété de Mabel qu'avaient occupée D. H. et Frieda Lawrence et où elle peignit l'un de ses tableaux les plus étonnants, *The Lawrence Tree*². Georgia y fit quelques courts passages en compagnie de Dorothy Brett, jouissant là, à quelques kilomètres de Taos et à plus de 2 000 mètres d'altitude, d'une grande liberté entre baignades, chevauchées sauvages et peinture.

À la suite de son épisode dépressif en 1932-1933, qui la prive de ses séjours tant attendus au Nouveau-Mexique, elle reprend la quête de son « lieu à soi », à l'écart des mondanités, en 1934. La réalisation de ce vœu est facilitée par le fait qu'elle sait désormais conduire. Cette année-là, alors qu'elle est accueillie chez Henwar Rodakiewicz et Marie Garland, dans leur ranch près d'Alcalde, elle découvre la propriété de Ghost Ranch, située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Taos, et où elle loue une chambre, puis tout une partie dès

l'année suivante. Qu'importe l'éloignement, pourvu qu'on ne la dérange pas, elle peut enfin passer un été complet chez elle en 1936, en plein désert. Les formations rocheuses qui entourent le domaine et la lumière intense lui offrent un cadre dramatique. Opiniâtre et stratégique, elle en devient la propriétaire en 1940. Cinq ans plus tard, elle achète une maison dans le petit village traditionnel d'Abiquiú. L'habitat y est certes dispersé et les conditions spartiates, mais il offre plus de commodités que le ranch isolé. Le jardin potager qu'elle y cultive et la vue sur la vallée de la rivière Chama sont les principaux attraits de ce lieu, qui est aujourd'hui propriété du Georgia O'Keeffe Museum. La maison, achetée à l'archidiocèse catholique de Santa Fe, mérite une rénovation complète. Georgia prétend l'avoir acquise uniquement pour la porte de son patio, rectangle noir énigmatique qui lui inspire une série d'œuvres dans les années 1950. Entre Ghost Ranch et Abiquiú, O'Keeffe a trouvé son lieu à elle.

Jusqu'à la mort de Stieglitz pourtant, fidèle à son contrat de mariage et à ses obligations professionnelles, elle passe l'automne et l'hiver à New York. Après avoir quitté le Shelton en 1936 et malgré leurs difficultés, Georgia et Alfred changent deux fois d'adresse. 1946 est l'année de la consécration et l'année du deuil. L'hiver à New York est occupé par l'exposition à l'American Place en février, puis par la préparation de la rétrospective qui doit ouvrir au Museum of Modern Art au mois de mai, et dont O'Keeffe s'occupe seule. Alfred, qui a alors quatre-vingt-deux ans, et dont la santé n'a cessé de se dégrader depuis la fin des années 1930³, ne peut se rendre à l'inauguration de cette grande exposition muséale à la gloire de la peintre, qu'il voit d'un mauvais